

1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »



J'ai enterré mon père le 10 mai 1940

Georges Goguin né à Marbehan avant de déménager à Harzé (Aywaille). Le 10 mai 1940 a été particulièrement douloureux.

● Interview :
Philippe CARROZZA

Georges Goguin est né à Rulles (Marbehan) le 1^{er} avril 1919. Ses parents tenaient le café de la gare à Marbehan. Son père, Jules, s'occupait aussi de charger et décharger les wagons de marchandises : « Notre propriété occupait le triangle formé par la place de la Gare et la rue du Hibe », précise-t-il. À peine son service militaire terminé, il a été mobilisé dès 1939. Tireur d'élite chez les Chasseurs ardennais, il s'attendait à avoir la guerre.

Vous souvenez-vous des premières heures de la guerre ?

Oui, comment pourrais-je l'oublier ? J'étais rentré à la maison à Marbehan pour une permission de cinq jours et le temps d'arriver chez moi, papa était mort. Il est décédé le 6 mai. J'ai retrouvé mes deux frères en uniformes. Mobilisés eux aussi, ils avaient reçu comme moi la permission de revenir au chevet de notre père. À l'aube du 10 mai, vers 4 heures, nous avons été réveillés par le bruit de terribles explosions. Des artificiers faisaient sauter les ponts, mais aussi, juste en face de notre maison, les pompes à eau de la gare de Marbehan qui alimentaient les locomotives à vapeur. C'est lors de cette funeste journée que nous devons enterrer notre père. Maman était effondrée. Non seulement elle perdait son mari, mais en plus trois de ses fils devaient partir à



Après la guerre, le Marbehanais Georges Goguin est entré à la gendarmerie. Il habite à Harzé depuis les années 70.

ÉGA

la guerre juste après les funérailles.

Avez-vous pu assister à l'enterrement de votre père ?

Oui, même si le bruit du canon se rapprochait, la cérémonie a été maintenue à 9 heures. On est vite passé au cimetière, mais mes frères et moi n'avons pas eu le temps de retourner à la maison. Il nous fallait partir très vite. Même s'il n'y a qu'une vingtaine de kilomètres entre Habay et Arlon, on annonçait déjà les Allemands près du chef-lieu. Je me suis rappelé les paroles de mon père : « La guerre arrivera, vous verrez. Ne partez pas, restez sur place, car les Allemands vont aller tellement vite qu'ils ne resteront pas. »

Et vous êtes parti...

Oui. Maman nous en a donné

une tarte à chacun de nous ainsi qu'un billet de cent francs et nous voilà partis avec d'autres jeunes dans une camionnette que la Commune avait réquisitionnée puisqu'il n'était déjà plus possible de prendre un train. Je suis allé retrouver mon régiment à Bas-Oha. En cours de

route, nous avons été bombardés quelques fois par l'aviation allemande ! Il y a eu des tas de morts et de blessés.

Ça vous effrayait ?

C'était mon premier vrai contact avec la guerre et qu'est-ce qu'on fait quand on se retrouve

Cité à l'ordre du régiment pour bravoure

La campagne des 18 jours touche à sa fin et les Chasseurs ardennais sur les routes arrivent à Nivelles. Georges Goguin raconte : « On a trouvé une ville dévastée par des bombardements. Nous ne sommes pas restés longtemps ; nous avons poursuivi jusqu'à Grammont, en direction de Deinze et de la Lys. Nous avons pris position dans le village de Zeveren, tout près de Vinkt. J'avais installé ma mitrailleuse sur la rive gauche et j'ai commencé à tirer sur les Allemands qui arrivaient par la route. Les lâches, ils avaient placé des civils au milieu de la route et avançaient en se tenant sur les côtés du chemin ! Ils se servaient des gens comme d'un bouclier. »

Georges Goguin réussit à contenir les Allemands ; des tirs tellement redoutables, qu'ils permettent aux Chas-

seurs ardennais de tenir la position pendant un jour et demi, le temps pour le reste de l'armée de se replier. Il n'aime pas qu'on en parle, mais il a été cité à l'ordre de son régiment en ces termes : « Au combat de Zeveren, sur la Lys, le 25 mai 1940, s'est signalé par sa grande bravoure et son bel esprit de solidarité militaire ». Cette citation lui vaudra, un Lion de Belgique apposé sur le ruban de la médaille commémorative de la guerre 1940-1945. « On me demande parfois si j'avais peur en ces moments-là. J'avoue que non parce ce que j'étais pris dans le feu de l'action et que je ne manquais pas de munitions. Ce qui n'était pas le cas des fantassins qui avaient encore une ou deux balles en réserve et qui appréhendaient le moment où ils allaient se trouver en face de l'ennemi. » ■ **Ph.C.**

sous un déluge de feu ? On sort du train et on court comme tout le monde se mettre à l'abri en espérant que les balles qui fument de partout ne vont pas nous toucher. Et, quand le calme revient, on sort de sa cachette, on remonte dans le train et on croise les doigts. ■

VITE DIT

Les ombres de la nuit ?

Des... vaches ! « À Vinkt, nous avons pris position sur une hauteur. La nuit, nous devions faire des tirs de barrage. Je me souviens qu'une des dernières nuits, nous tirions sur des ombres. Au matin, nous avons constaté que ces ombres que nous avions pris pour des ennemis n'étaient que de... paisibles vaches ! »

Un Liégeois recrutait au camp

« Il y avait des brebis galeuses au kommando. J'ai été approché par un Liégeois dont je tairai le nom qui me faisait miroiter de beaux avantages matériels si je m'engageais dans les waffen SS. J'ai décliné arguant que je préférais la compagnie de mes camarades d'infortune. Certains ont cédé à ces sirènes et se sont retrouvés sur le front de l'Est d'où ils ne sont jamais revenus. »

Aux toilettes avec le scheisshausparolen

« Nous n'étions au courant de rien. La radio allemande et la wochenschau au cinéma étaient très peu fiables. Écouter la BBC ? C'était le camp de concentration, y compris pour les Allemands. De toute façon, le signal était faible et savamment brouillé par les nazis. Il ne restait que le journal Völkischer Beobachter, l'organe du parti national-socialiste qui servait de papier de toilette. Même les Allemands savaient qu'il n'y avait rien de fiable dans cette feuille de chou qu'ils appelaient d'ailleurs eux-mêmes le scheisshausparolen. »

Le coup de Jarnac des Allemands

Prisonnier sur la Lys, Georges Goguin est embarqué avec les autres dans des wagons à bestiaux vers le stalag VIIIC. Sans boire, ni manger, c'est l'enfer. Puis, à Berlin « on nous a fait descendre du train. Sur le quai, il y avait de belles tables dressées comme pour un banquet en plein air. C'était merveilleux cette nourriture pour nous qui crevions de faim. Une équipe de tournage est arrivée, nous avons dû nous

asseoir à table sans toucher à la nourriture. Nous avons été filmés longuement. À peine l'équipe partie, nous avons été poussés dans les wagons sans avoir mangé une seule miette ou bu une seule gorgée des boissons. Les Allemands venaient de faire un film de propagande qui allait être envoyé dans toutes les rédactions surtout étrangères ! Nous avons remarqué la mort dans l'âme et le moral au plus bas. » **Ph.C.**

Fonds pour
le journalisme

Vendredi

Le témoignage d'Albert Spoiden, de Mageret (Bastogne).